

Mes disques à moi

“Hendrix avec mon grand frère qui avait seize ans et moi treize...”

THEO HAKOLA

L'ex-leader d'**Orchestre Rouge** et de **Passion Fodder** publie “Non Romanesque” une autobiographie trépidante qui nous emmène du nord-ouest des Etats-Unis à Paris, en passant par le Mexique, le Guatemala, l'Espagne, Londres et New York, dans un voyage aussi politique qu'artistique.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

THEO HAKOLA EST NÉ À SPOKANE, DANS L'ÉTAT DE WASHINGTON. Il a étudié l'histoire et travaillé dans la politique avant de venir s'installer en France à la fin des années 1970. Il s'y est fait connaître comme chanteur des groupes Orchestre Rouge (deux disques mythiques) et Passion Fodder (cinq albums entre 1985 et 1992), puis en solo. Mais il a également été photographe, journaliste de presse, homme de radio, de théâtre, acteur de cinéma, réalisateur musical — du premier *Noir Désir* ! — et enfin écrivain. Depuis le début du XXI^{ème} siècle, il a ainsi publié six romans, dont le dernier, “Sur Le Volcan”, vient de paraître chez Actes Sud. Il était temps qu'il se raconte. Ce qu'il fait avec cette passionnante autobiographie, “Non Romanesque”, qui contient nombre de ses photos, des dessins de Ricardo Mosner, peintre de presque toutes ses pochettes de disque, et un CD, compilation de “chansons d'après” inspirées de livres de ses auteurs favoris, de George Orwell à Carson McCullers. L'occasion d'une discussion à bâtons rompus où Theo se révèle passionné par un nombre incroyable de sujets. De la politique à la peinture, de la musique classique au flamenco, tout y passe... Sans oublier ses disques, bien sûr !

3,33 dollars au K-Mart

ROCK&FOLK : Premier disque ?

Theo Hakola : Mon grand frère et ses amis étaient fans des Beach Boys. J'ai essayé pour être dans le coup, mais en fait, je n'aimais pas beaucoup, et je n'aime toujours pas... Je reconnais les qualités artistiques, mais ces voix, ces harmonies, ces textes ridicules, ça ne m'a jamais parlé... Sinon, je me souviens d'un 45-tours, “You Never Can Tell”, de Chuck Berry...



R&F : Déjà en français !

Theo Hakola : Exact, et évidemment, quand il disait “C'est la vie”, on ne comprenait pas ! “Say the old folks”, on ne comprenait que ça. Et aussi Manfred Mann, “Doo Wah Diddy Diddy”, que j'ai adoré.



R&F : Ça n'était pas beaucoup plus intellectuel que les Beach Boys !

Theo Hakola : Non ! Effectivement un peu bête, comme texte... Mais les voix, la batterie, waouh ! J'adorais aussi les Dave Clark Five. Il faut dire qu'on avait tout par la radio. Toutes mes connaissances en musique venaient de là. J'étais collé à la radio. Donc acheter des disques... Quatre-vingt-quinze cents pour un single, ce n'était pas rien. Un des tout premiers albums, c'était “Are You Experienced”, acheté 3,33 dollars au K-Mart, en famille, avec le caddie, “Maman, s'il te plaît !” Mais il y avait aussi “Rubber Soul” à la maison, un des premiers albums des Beatles et beaucoup de singles, comme “Yellow Submarine”, “I Am The Walrus”.



R&F : Justement : Beatles ou Stones ?

Theo Hakola : Un mélange. J'ai idolâtré les deux, j'ai connu et aimé les Beatles avant, mais aujourd'hui je dirais plus les Stones. Il y avait aussi ces girl groups, The Supremes, The Shirelles... On ne savait même pas qu'elles étaient noires, on ne connaissait que les tubes, par la radio, et on les aimait. Pour les Stones, j'ai dû entendre “Get Off Of My Cloud” quinze mille fois, j'en connais chaque note, chaque mot, même ceux que je ne comprenais pas !



R&F : Un concert de cette époque qui vous a marqué ?

Theo Hakola : Hendrix à Spokane (le 8 septembre 1968, Ndlr). Avec mon amie, mon grand frère qui avait seize ans et moi



MES DISQUES A MOI | THEO HAKOLA

treize... C'est après ça qu'on a démarré les groupes de rock. Imagine, Hendrix, et en première partie : Vanilla Fudge, Eire Apparent et Soft Machine ! C'était comme si on voyait Dieu. Hendrix était déjà énorme. Mais tout ce qu'on voulait, c'était entendre les tubes, "Purple Haze", sa version de "Hey Joe", etc. On était un public de base, on était aux anges.

R&F : Votre frère a parlé à Hendrix !

Theo Hakola : Je racontais partout qu'il lui avait serré la main, mais un jour, il m'a dit qu'il lui avait seulement tapé sur l'épaule en disant : "Good concert !" La liste est longue de tous les groupes que j'ai pu voir à Spokane. J'étais prêt à tout pour les concerts ! Aujourd'hui, même quand je les aime, j'ai la flemme d'aller voir des amis en concert. Mais quand on est jeune... Voir tous ces gens pour de vrai, c'était incroyable.

Television au téléphone

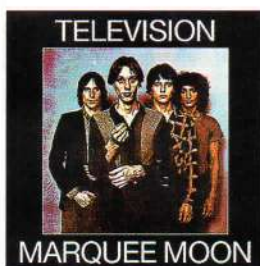
R&F : Que jouiez-vous avec vos premiers groupes ?

Theo Hakola : Que des covers ! On était très mauvais. Il n'y avait que le batteur et l'organiste qui savaient vraiment jouer. J'étais à la guitare rythmique. On jouait "Midnight Hour", "Hey Joe", tous les morceaux que jouaient les garage bands de la région, comme "I'm Not Your Stepping Stone" de Paul Revere & The Raiders.

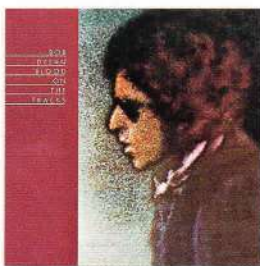
R&F : Ils étaient du Nord-Ouest comme vous...

Theo Hakola : Oui, mais on ne le savait pas ! J'ai appris très tardivement qu'ils avaient un lien avec l'Idaho. On les a découverts chez Dick Clark, dans "American Bandstand". Pareil pour The Sonics, personne ne disait que c'était un groupe local. On voyait juste qu'ils passaient plus souvent que d'autres. Et c'est sûr que c'était leur version de "Louie Louie" que tout le monde jouait, pas celle des Kingsmen...

R&F : Puis vous avez arrêté la musique et, plus tard, vous racontez que vous avez raté le punk, alors que vous étiez à New York en 1975 !



Theo Hakola : A cause de la politique ! C'est ça qui est amusant. J'ai vu Patti Smith avant tout le monde, j'avais entendu son premier 45-tours, qui n'était même pas une sortie commerciale, mais c'est beaucoup plus tard que j'ai compris l'importance de ce moment de ma vie et de la culture américaine. J'étais surtout à Londres au printemps 1976 ! Mais j'étais un peu froissé, et je le suis toujours, par le côté provocation gratuite, imagerie nazie, Sid Vicious avec sa croix gammée à la con, je trouvais ça débile. Si j'avais mieux prêté l'oreille aux Sex Pistols, à mon avis, j'aurais aimé... J'ai découvert Television au téléphone ! J'étais en ligne avec Lisa Herman, qui a chanté par la suite avec Golden Palominos, et j'entendais des belles guitares dans le fond. Pour moi, ils jouaient au CBGB's, avec The Ramones, je ne savais pas qu'il y avait des guitares comme ça. Ça a été une révélation. Dire que c'est un groupe punk, ça ne tient pas la route. Il y a un savoir-faire, une virtuosité. Verlaine et Lloyd, comme Robert Quine avec Richard Hell, c'est du Coltrane dans une structure rock.



R&F : Vous aviez des disques à l'époque ?

Theo Hakola : Non. Je voyageais trop. Entre l'Espagne, Londres, Paris et New York, j'ai beaucoup perdu d'affaires, et donc j'ai commencé à nettement moins m'attacher aux choses. J'ai tout de même beaucoup écouté "Blood On The Tracks"

dans l'appartement où je vivais à New York, mon coloc' l'avait acheté. Mais c'est dingue la quantité de disques que j'ai aimés et que je n'ai pas possédés, ou pas longtemps. Je n'arrêtais pas de les revendre...

R&F : Les albums de votre vie, ceux que vous garderez ou que vous voudriez avoir à nouveau ?



Theo Hakola : "Highway 61 Revisited", les trois premiers Hendrix, surtout "Electric Ladyland" que j'écoute toujours, avec "All Along The Watchtower" et "Voodoo Child". Et "Cheap Thrills", bien sûr. Ensuite, le premier album de John Prine, qui est pour moi un chef-d'œuvre total, un album parfait. Le premier Clash, mais la version américaine, avec "White Man In Hammersmith Palais". S'il y a une chanson qui a changé ma vie, c'est celle-là, même s'il fallait regarder la pochette pour comprendre le texte tellement il articulait mal, comme Mick Jagger au début ! Le premier Television a compté et compte toujours terriblement pour moi, et le live sorti chez ROIR ("The Blow Up", 1982) avec "Little Johnny Jewel" et "Satisfaction". Sinon, Joni



Mitchell jeune. "Blue" a beaucoup compté pour moi. Dans mon disque de reprises ("I Fry Mine In Butter !", 2016), j'ai refait "Coyote", qui est pour moi une chanson parfaite. Taj Mahal était une autre de mes idoles, je l'ai vu en concert plusieurs fois. Je choisirais l'album avec "Ain't Gwine Whistle Dixie 'Anymo'" en version live, et "Fishin' Blues" ("Real Thing", 1971). It's A Beautiful Day, aussi.

Clash au Palace

R&F : Justement, votre obsession du violon... Ce n'est pas un instrument emblématique du rock. A part It's A Beautiful Day, Jean-Luc Ponty...



Theo Hakola : Papa John Creach ! J'ai adoré Jefferson Airplane et Hot Tuna, parce qu'il y avait Papa John Creach. Et aussi Don Sugacane Harris, qui a joué avec Frank Zappa et John Mayall sur "USA Union". Le violon, c'est une histoire de goût... J'ai commencé par en jouer moi-même sur mes chansons. J'adorais Jascha Heifetz, Itzhak Perlman et Isaac Stern, quand les violonistes de musique classique étaient un peu déchaînés, ou plus tard des Gitans comme Taraf de Haïdouks. J'aime la sonorité du violon. Jusqu'à l'overdose ! Mais dans le punk...

R&F : Il y avait les Raincoats... qui jouaient un peu faux.

Theo Hakola : Oui, comme moi, sans doute ! Avoir avec moi une vraie grande violoniste, Bénédicte Villain, m'a permis d'arrêter. J'ai aussi fait appel à Warren Ellis pour "Ballad Of A Thin Man" (sur "Drunk Women And Sexual Water", 2007).

R&F : Et John Cale, Lou Reed, le Velvet Underground ?

Theo Hakola : Oui, ça a été très important. Mais il y a des rencontres musicales qui auraient pu changer ma vie et qui ne l'ont pas fait. Le Velvet aurait pu me faire divaguer vers la décadence, mais j'étais trop dans la politique, l'engagement... Quilapayun, John Prine, Phil Ochs,



“On dit que les Anglais et les Américains sont séparés par une langue commune”

Pete Seeger, Joan Baez, c'était des choses comme ça qui comptaient pour moi.

R&F : On ne retrouve plus tellement ça aujourd'hui...

Theo Hakola : Il y a quelques exceptions, comme Ani DiFranco. Je l'admire beaucoup, je ne l'ai jamais rencontrée mais je l'ai vue en concert, elle est poétique, comme sur ce titre superbe, “To The Teeth”. Et un autre, un jeune, Ezra Furman, qui a des textes magnifiques, comme “Tell ‘Em All To Go To Hell”. C'est un grand chanteur et un grand guitariste.

R&F : A Paris, qu'est-ce qui vous a motivé pour vous lancer dans la musique ?

Theo Hakola : The Clash au Palace, sans doute. Mais fin 1979-début 1980, j'ai vu énormément de concerts. J'ai un peu bluffé, en publiant dans le NME, ma bible à l'époque, un petit article sur Serge Gainsbourg et son problème avec “La Marseillaise”, les paras qui débarquaient dans son concert... Le titre de l'article était magnifique, ce n'est pas moi qui l'avais trouvé : “*Jah T'aime, Moi Non Plus*” ! Grâce à ça, j'ai eu des places pour les Bains Douches, j'ai vu tous les groupes qui y passaient pour la première fois à Paris : The Birthday Party, The Bush Tetras, Echo And The Bunnymen, Violent Femmes... Et j'ai commencé à faire de la radio, avec Thierry Planelle, sur Cité Future, qui est devenue Radio Cité 96.

R&F : Comment jugez-vous aujourd'hui votre propre production ? Il y a trois périodes : Orchestre Rouge, Passion Fodder et solo ?

Theo Hakola : Pour moi, il y a deux périodes, Theo Hakola en solo, c'est la suite de Passion Fodder. Il n'y a pas de rupture. La vraie rupture, c'est entre Orchestre Rouge et Passion Fodder. Je considère Orchestre Rouge comme une très bonne école. Je veux être clair : quand je critique

ce groupe, je me critique plus que mes associés. Je ne dirais pas que j'ai honte du premier album, mais je pense qu'il est vraiment inachevé, que la plupart de mes textes sont plutôt faibles, et la voix... trois fois rien. Ça s'est amélioré avec le deuxième, mais ce n'est qu'avec Passion Fodder que j'ai commencé à avoir une vision claire et à la réaliser. Je pense que je produis mieux aujourd'hui, mais j'écoute encore Passion Fodder avec beaucoup de plaisir. Je n'en dirais pas autant des deux albums d'Orchestre Rouge...

R&F : C'est très marqué par le son de l'époque. Vous dites que le choix de Martin Hannett comme producteur n'était pas une très bonne idée...

Theo Hakola : Non, et c'était la mienne ! Hannett et Joy Division, c'était une rencontre magnifique. Ils parlaient la même langue. Et ce n'est pas une langue que je parle... Je m'entendais bien avec Hannett, mais c'était un extraterrestre pour moi ! Et peut-être que moi j'en étais un pour lui aussi. On dit que les Anglais et les Américains sont séparés par une langue commune... C'est complètement vrai. Par exemple, il y a des fans de Nick Cave portés sur le gothique qui n'ont pas trop vu qu'il était en fait très influencé par le blues américain... Parfois, on ne comprend pas que la country et la chanson traditionnelle américaine comptent beaucoup pour moi. Et qu'il y a pas mal de trucs de new wave, surtout anglais, qui ne m'intéressent pas du tout, qui ne me touchent aucunement... Que je déteste ! Les Smiths, je déteste ! XTC, je déteste ! Tears For Fears et des trucs comme ça, n'en parlons même pas... Richard Hell, c'est autre chose, Television, Hendrix, c'est autre chose !

R&F : Vous êtes américain...

Theo Hakola : Oui ! Janis Joplin, c'est autre chose... Janis Joplin à Monterey, c'est encore pour moi une claque. Je pourrais l'écouter toutes les semaines ! ★

Livre “*Non Romanesque*” (Les Fondateurs de Briques)